

## CHAPITRE 6

# CONVERSATION À PETIT-CANAL (GUADELOUPE) : LA FÊTE DE NOËL<sup>1</sup>

### 1. Introduction

*Lieu de l'enquête* : Petit-Canal (Guadeloupe, Département d'Outre Mer). Dans le centre de la Grande Terre, la partie nord de l'île. Commune de 6000 habitants. Zone rurale (sucre de canne). La situation linguistique en Guadeloupe se caractérise par la coexistence – et concurrence – de deux langues : le français et le créole. Traditionnellement, elles remplissaient des fonctions complémentaires. Ainsi l'usage du français est-il toujours associé aux couches sociales favorisées, aux situations de distance communicative (écrit, discours politiques, sermons à l'église, etc.) et au registre soutenu ; celui du créole aux pauvres sans éducation, aux situations de l'immédiat communicatif (conversations en famille, entre amis, etc.) et au registre vulgaire. Mais depuis la départementalisation de la Guadeloupe en 1948 et la généralisation de la scolarisation, le français se répand dans toute la population<sup>2</sup> – également dans les domaines de l'immédiat communicatif. Ainsi, il n'existe presque plus d'enfants aujourd'hui qui n'acquière pas le français comme langue première (L1) et le créole se trouve en réel danger de disparition. L'emploi des deux langues dépend à l'heure actuelle donc fortement des compétences des locu-

---

1. Ce chapitre a été rédigé par Elissa Pustka.

2. Il faut noter que le français a toujours été présent aux Antilles depuis la colonisation, mais le rôle que ce français colonial (qui a dû survivre dans les familles des anciens colonisateurs) joue dans la formation du français régional, à côté du français hexagonal, parlé par les Métropolitains sur place, n'est pas clair.

teurs (cf. tableau 1). Même si le tableau ne peut présenter la situation que de façon très schématique, il faut admettre qu'il y a des zones de chevauchement importantes entre le créole (C) et le français (F).

	<b>Monolingue F</b>	<b>Bilingue F/C</b> (p.ex. jeune citadine)	<b>Bilingue C/F</b> (p.ex. vieux cultivateur)	<b>Monolingue C</b>
Université	F	F	F	---
Administration	F	F	F	C
Église	F	F	C/F	C
Supermarché	F	C/F	C/F	C
Épicerie	F	C/F	C	C
Marché	F	C/F	C	C
Discussion amicale	F	C/F	C	C
Blagues et jurons	(F)	C	C	C

Tableau 1 : l'emploi du créole et du français

Le contact entre ces deux langues mène à des phénomènes de « mélange » : comme tous les locuteurs d'une langue seconde (L2), les personnes qui ont le créole comme L1 parlent un français avec des interférences. Il s'ajoute que l'on retrouve chez tous les bilingues en Guadeloupe des alternances codiques, volontaires autant qu'involontaires. Ainsi, le changement du français au créole chez notre locutrice dans *C'est gros sapin Noël<sup>B</sup> a yo<sup>4</sup>* (l. 45-46) devrait plutôt être interprété comme faisant partie d'une rhétorique identitaire que comme un manque de compétence. Mais il faut reconnaître que la généralisation du français L1 va surtout de pair avec une stabilisation du français parlé en Guadeloupe et l'émergence d'une norme régionale, dans laquelle seulement une petite partie des créolismes, surtout de nature phonétique et lexicale, est acceptée.

3. L'énoncé est ambigu : il pourrait tout aussi bien s'agir d'une alternance codique, avec un début de phrase en français et une fin en créole (*C'est gros sapin Noël a yo*) ou d'une phrase entière en créole (« Sé gwo sapen Noel a yo ») dans le discours français.

4. En créole (cr.), « yo » est le pronom personnel de la troisième personne du pluriel : « a yo » correspond à « à eux » en français de référence.

Locutrice interviewée : SC, âgée de 19 ans au moment de l'enquête est née en 1985 à Petit-Canal et y a toujours vécu. Métisse (de père guadeloupéen et de mère métropolitaine), sa L1 est le français et sa L2 le créole. Elève de Terminale, elle suit des cours de créole dans le cadre de l'option *Langues et Cultures Régionales* de son lycée. Code PFC : 97asc1.

Relation entre les locutrices : EQ a connu SC par l'intermédiaire de son professeur de créole. EQ lui a été présentée comme une étudiante préparant une thèse de doctorat sur les accents. Il s'agit d'un entretien guidé.

Lieu et année de l'enregistrement : Chez EQ, à Petit-Canal, en 2004.

## 2. Aspects culturels et lexicaux

Le sujet abordé dans l'entretien concerne les coutumes de Noël en Guadeloupe. La locutrice raconte comment la fête est célébrée dans son quartier : chaque famille installe sur sa terrasse des tables avec les plats et les boissons typiques et fait ensuite le tour des voisins afin de manger et de boire avec eux. Comme spécialités, elle cite le *jambon Noël* (l. 16-17), qui se mange avec du riz et une sorte de petits pois, les *pois d'Angole* (l. 16-17), et comme boissons le *shrub* (une liqueur à base de rhum, d'écorces d'orange, de vanille, de cannelle et de café ; l.35), le *punch coco* (l. 36) et le *ti punch* (rhum, sucre, citron vert ; l. 37). Comme la locutrice adhère à la croyance rasta<sup>5</sup>, elle est végétarienne et ne boit pas d'alcool : elle mange donc du poisson rôti à la place du jambon (l. 27-32) et boit des jus de fruits à la place des punches (l. 38-39). La jeune femme constate avec regret que ces coutumes sont en train de se perdre en faveur de la tradition européenne : le sapin de Noël et la fête en famille (l. 45-48). A la fin de l'extrait, la discussion tourne autour de l'opposition « tradition » *vs.* « américanisation » par rapport à la nourriture (« racines » *vs.* « McDonald's<sup>TM</sup> ») et aux vêtements (« madras » *vs.* « Nike<sup>TM</sup> et Kangol<sup>TM</sup> »).

---

5. Le mouvement rastafari est une religion basée sur la bible, née parmi la population noire en Jamaïque dans les années 1930 et comptant aujourd'hui environ 5 millions d'adhérents dans le monde entier. Les rastas considèrent Hailé Sélassié Ier, empereur d'Éthiopie de 1930 à 1974, comme réincarnation de Dieu sur terre et plaident pour un retour des Noirs en Afrique. La religion implique un certain mode de vie, qui, en partie, est repris par des mouvements de jeunesse : la non-consommation d'alcool et de tabac, une alimentation végétalienne (sans produits d'origine animale) ou végétarienne dans certains cas (comme pour SC), la consommation de cannabis, les dreadlocks (mèches de cheveux emmêlés) et la musique reggae (p. ex. de Bob Marley).

La majorité des particularités lexicales du français guadeloupéen sont des emprunts au créole désignant des objets typiques du monde caribéen, pour lesquels il n'y a pas de mots en français de référence (FR), p.ex. la pieuvre « chatrou », le fruit « corossol », la « dombré » (sorte de gnocchi), le « gwoka » (tambour) ou bien le « gadè-d-z'affaires » (voyant). Mais on y trouve aussi des survivances du français colonial du XVII<sup>e</sup> siècle qui se font rares dans l'Hexagone, surtout à l'oral, p.ex. « présentement » (actuellement) et « prendre fin » (être fini). De plus, il existe quelques innovations comme « négropolitain » pour les Antillais vivant en métropole ou « giraumonade » pour la purée de potiron, dérivé de « giraumon » (potiron).

Dans l'extrait, on retrouve le mot *linge* (l. 69) non au sens de « linge de corps » comme en FR, mais au sens de « vêtement », ce qui s'explique par le mot créole « lenj » pour « habit » / « vêtement » en FR. Le mot *gwada* (l. 74) est assez récent et se trouve utilisé par les jeunes pour exprimer leur identité guadeloupéenne. Quant au mot *racines* (l. 65, 66), il est utilisé à la campagne antillaise, notamment chez les rastas, pour référer aux madères, malangas, ignames, patates douces, etc.

De plus, on retrouve des mots composés d'après le schéma de composition du créole, qui est la juxtaposition (tandis que le français préfère généralement l'utilisation de la préposition « de »), p. ex. *sapin Noël* (l. 45) au lieu de « sapin de Noël » et *traditions vêtement* (l. 67) pour « traditions vestimentaires ». Le mot *punch coco* (l. 36) au lieu de « punch à la noix de coco » pour sa part peut être considéré comme un emprunt du créole qui a fait son entrée dans le FR.

En outre, l'extrait présente des traits qui sont particuliers du français parlé en général. Il s'agit du pronom *ça* (l. 3, 4, 14, etc.), qui est constamment employé, notamment dans la construction *comme ça* (l. 12, 49, etc.), et non « cela », réservé à l'écrit ; l'expression *des fois* (l. 10), à laquelle est préférée « parfois » dans le français écrit, et enfin le mot passe-partout *truc* (l. 25, 45, 59, etc.). À deux reprises, la locutrice essaie de substituer « truc », une fois par *phénomène* (l. 42), une fois par *affaire* (l. 44), mais l'emploi de ces mots n'est pas très idiomatique. Finalement, on remarque la forme verbale *chèquent* (l. 47) : un anglicisme du langage des jeunes (de l'anglais « to check » (vérifier, surveiller)) – qui par ailleurs existe aussi au Québec – pour signifier « capter » / « regarder » / « tenir compte de », que les jeunes Guadeloupéens utilisent également en créole (« tchèk »). Comme la forme [tʃɛk] est totalement intégrée dans la syntaxe française, par sa combinaison avec le

pronom personnel *ils* qui le précède, elle est à considérer comme appartenant au français régional (ce qui est indiqué par l'orthographe *chèquent*) et non comme une alternance codique au créole (cas dans lequel on aurait opté pour l'orthographe « tchèk »).

### 3. Aspects syntaxiques et discursifs

Le français guadeloupéen est un français régional qui, à l'heure actuelle, est en train de se constituer comme une variété régionale. Malgré son utilisation dans les situations de l'immédiat communicatif, on y trouve encore des traces du médium graphique et du registre soutenu, témoignant de la voie par laquelle le français est arrivé en Guadeloupe (par l'écrit) et de son ancienne spécialisation fonctionnelle sur les situations de distance : l'emploi de la forme « l'on » pour « on », de « lorsque » au lieu de « quand », etc. Dans l'entretien, on retrouve par exemple le mot *mets* (l. 12) pour « plats ». Mais il faut reconnaître que l'on trouve beaucoup moins de traces de l'écrit chez les jeunes que chez les personnes âgées.

D'autres traits en revanche montrent clairement qu'il s'agit d'un discours oral. Ainsi, la locutrice a parfois besoin de temps pour réfléchir à la suite de ses propos, ce dont témoignent de nombreuses hésitations, exprimées par *euh* (l. 3, 7, 13, etc.) ou des allongements de voyelles, p. ex. *beaucoup de racines* (l. 64), ainsi que des répétitions comme *on laisse notre maison, on laisse notre maison ouverte quoi* (l. 10), *on s'amuse comme ça, on s'amuse comme ça* (l. 13-14), *C'est des, c'est des pois* (l. 25), etc. Une autre possibilité est l'introduction d'un marqueur discursif comme par exemple *bon* (l. 7, 13, 36, etc.). La nature provisoire du discours se repère, en outre, dans des reformulations comme *c'est-à-dire le Dam/, le rhum* (l. 37) : dans ce cas, la locutrice commence par le nom de la marque Damoiseau<sup>TM</sup> pour ensuite employer le nom commun « rhum ». De plus, elle corrige parfois ses propos, p. ex. *du jus de les saisons, du jus des fruits de saison* (l. 39), *les vêtel, la nourriture* (l. 58). Le manque de planification se remarque aussi par des ruptures dans la syntaxe de l'énoncé : *il y a la port/, la porte est ouverte* (l. 7), *c'est des, un truc comme des* (l. 25), *Il y a une partie des gens qui, pour eux euh, ils, ils s/, ils adoptent les affaires des étrangers quoi.* (l. 43-44). La formulation spontanée entraîne parfois des séquences agrammaticales, comme dans notre cas *du jus de les saisons* (l. 39), où la locutrice se corrige directement : *du jus des fruits de saison* (l. 39). Une particularité du code phonique est l'absence de ponctuation. Au lieu de celle-ci, on y trouve des marqueurs discursifs qui peuvent indiquer le début

ou la fin de l'énoncé. Ainsi *ben* est-il un marqueur d'ouverture (l. 2, 16, 35, 66) et *hein* (l. 16, 23, 67, etc.), *en fait* (l. 31, 39, 54, etc.) et *quoi* (l. 3, 5, 10, etc.) fonctionnent-ils comme marqueurs de clôture. *Quoi* est avec 25 occurrences particulièrement fréquent dans l'extrait, ce qui est probablement dû à la jeunesse de la locutrice. Un autre marqueur très fréquent est *bon* (22 occurrences). En position initiale (l. 2, 44, 67, etc.), souvent précédé de *mais* (l. 5, 7) et de *et* (l. 8, 13, etc.), il indique le début d'un nouvel énoncé. En position médiane, en revanche, il ne sert pas à structurer le discours, mais il exprime l'hésitation, en combinaison avec des répétitions (*le, bon, le punch coco*, l. 36 ; *les trucs de, bon, d'extérieur*, l. 45) ou des autocorrections (*on fait punch coco, bon, le petit punch quoi*, l. 36 ; *c'est qu'il y a deux, bon, moi je crois qu'il y a deux phénomènes*, l. 42). D'autres marqueurs jouent plutôt le rôle de connecteurs phatiques tels que *je dis* (l. 58), *tu vois* (l. 47) et *tu as vu* (l. 74, 81).

Sur le plan syntaxique, on retrouve en français antillais beaucoup d'influences du créole : confusions de genre, de nombre, de personne, de temps et de mode, confusion, manque ou ajout de déterminants, pronoms, conjonctions, prépositions, etc. Il s'agit dans ces cas majoritairement d'interférences de locuteurs L2 et on ne peut pas encore dire à l'heure actuelle lesquelles de ces déviances entreraient dans une éventuelle norme régionale.

Dans l'entretien transcrit, on note plusieurs cas d'omission du déterminant : *c'est shrubb* (l. 35) et non comme en FR « c'est **le** shrubb » avec l'article défini ; *Shrubb, c'est un punch* (l. 35) au lieu de « **Le** shrubb, c'est un punch », ainsi que *c'est racines* (l. 65) pour « ce sont **les** racines ». Cette particularité peut être ramenée au créole, où il n'y a pas de déterminant quand le référent est visé dans son aspect générique. Cela expliquerait aussi l'emploi du déterminant indéfini du pluriel « des » dans *des boissons* (l. 8) et *Des gens, ils vont entrer là* (l. 11), où on attendrait plutôt l'article défini « les ». L'extrait contient en outre un cas d'omission d'un pronom : *on mange avec le riz et le jambon* (l. 27) au lieu de « on **le** mange ». Cela pourrait remonter au fait qu'il n'existe pas de pronoms clitiques antéposés au verbe en créole ; on y rencontre seulement des pronoms postposés qui sont issus des pronoms toniques du français (p. ex. « y » (issu de « lui ») dans l'énoncé créole « an ka manjé-y », qui correspond en FR à « je le mange »). Cette différence entre les deux langues expliquerait peut-être le « ça » postposé au verbe conjugué dans *on fait ça cuire avec une petite sauce* (l. 24) que l'on substituerait par un pronom clitique antéposé en FR : « on **les** fait cuire ». (« ça » pour sa part se trouverait en FR après l'infinitif : « on fait cuire **ça** avec une petite sauce ».) Quant aux pré-

positions, on remarque l'emploi de « dans » pour « sur » dans la construction *mettre du madras dans sa tête* (l. 78), ce qui s'explique par le créole « adan » (« dans, sur, de »). La construction « ne pas être sur quelqu'un » au sens de « ignorer qn » en FR (*ils sont pas sur leurs voisins*, l. 48), elle, est à considérer comme appartenant au langage des jeunes.

Mis à part ses particularités guadeloupéennes, l'extrait se caractérise par une syntaxe qui est typique du français parlé en général (cf. I.4.) : l'emploi de *on* pour « nous » (l. 5, 9, 10, etc.), la reprise du pronom personnel dans *moi je* (l. 42), l'omission très fréquente de la particule négative « ne » (l. 4, 5, 11, etc.), les structures présentatives avec *il y a... qui* (p. ex. *il y a deux phénomènes qui se font en Guadeloupe*, l. 42 ; *Il y a une partie des gens qui, pour eux euh... ils, ils s/, ils adoptent les affaires des étrangers quoi.*, l. 43-44) et *c'est* (p. ex. *la Noël, c'est jambon Noël*, l. 14 ; *après la Noël, c'est shrubb*, l. 35), notamment à la place de « ce sont » (p. ex. *c'est racines*, l. 65 ; *c'est beaucoup les mamies qui mettent ça*, l. 76). De plus, on y retrouve quelques dislocations à gauche (p. ex. *la fête européenne, c'est déjà installé ici*, l. 2 ; *Des gens, ils vont entrer*, l. 11 ; *Les gens qui travaillent, c'est des racines qu'ils mangent quoi.*, l. 65-66) et à droite (p. ex. *C'est du français hein, pois d'Angole*, l. 23 ; *c'est pour moi le poisson*, l. 33 ; *C'est très américain, les linges, c'est très américain, des trucs comme ça quoi.*, l. 71). Une structure typique de l'oral est également la juxtaposition de propositions principales comme dans le cas suivant : *le voisin vient là, il va manger, il va boire* (l. 9).

#### 4. Aspects phonétiques et phonologiques

En ce qui concerne la prononciation, on note également une différence importante entre les locuteurs guadeloupéens du français L1 et L2. Certaines particularités peuvent clairement être identifiées comme des créolismes, car elles sont inexistantes chez les locuteurs L1 : la substitution des voyelles antérieures arrondies par leurs homologues étirés (p. ex. « deux » [de] pour [dø]), le relâchement de voyelles hautes (p. ex. « jusqu'ici » [ʒyskisi] pour [ʒyskisi]), la confusion du schwa avec [e]/[ɛ] (p. ex. « de » [dɛ] pour [dø]), la réalisation du h aspiré comme [h] (p. ex. dans « hasard ») et l'introduction d'un [ɛ] prothétique devant un groupe consonantique initial commençant par [s] (p. ex. « stupide » [estypid]). Or, on ne retrouve qu'un seul de ces phénomènes chez notre locutrice, qui a acquis le français comme L1 : *dehors* (l. 7) prononcé avec un [e] au lieu d'un [ø], [œ] ou [ə] (prononciation conforme au FR à la

ligne 12). Tout de même, elle paraît comme une locutrice représentative de l'accent guadeloupéen.

Le système consonantique du français guadeloupéen est identique à celui du FR. On constate néanmoins quelques divergences au niveau phonétique. La prononciation du /R/ est la caractéristique la plus saillante du français guadeloupéen. Traditionnellement, la distribution des variantes correspond à celle du créole : /R/ se prononce [Ò] en attaque de syllabe devant les voyelles étirées (p. ex. *rester*, l. 12, *riz*, l. 17) ; après les consonnes labiales, devant les voyelles arrondies et en finale absolue, il s'affaiblit en l'approximante vélaire [ã] (p. ex. *français*, l. 23, *rurales*, l. 63) ou se vocalise en [w] (p. ex. *c'est-à-dire*, l. 37, *sortir*, l. 68, *dormir*, l. 77, *voir*, l. 77) ou en la voyelle centrale mi-ouverte [œ] (p. ex. *venir*, l. 6), mais il peut aussi s'élider, surtout en première position d'une coda branchante (p. ex. *porte*, l. 6) et en fin de syllabe (p. ex. *alors*, l. 3, *pour*, l. 6). Il est assez frappant de noter que l'élision atteint chez notre locutrice parfois la deuxième position d'attaque, quand /R/ est le deuxième élément d'un groupe obstruante+liquide (p. ex. *truc*, l. 25, 59). Dans *après* (l. 9), *sucre* (l. 37) et *citron* (l. 38), en revanche, elle prononce une fricative dévoisée [χ]. L'omission du /R/ dans *parce que* (l. 2) pour sa part est commune à toutes les variétés de français.

Il est bien connu, également pour le FR, que les liquides (/R/ et /l/) tendent à l'élision en position postconsonantique finale, p. ex. « quatre » [kat], « table » [tab]. En Guadeloupe, ce processus est bien plus répandu qu'en région parisienne et concerne davantage le contexte prévoicalique, ce qui s'explique par le fait que le créole ne permet pas de groupes obstruante+liquide finals et qu'il possède des mots correspondant aux mots français sans liquide, p. ex. cr. « kat » (FR « quatre »), cr. « pran » / « pwan » (FR « prendre »), etc. Dans l'extrait, on observe p. ex. *table* (l. 7, 8), *notre* (l. 10), *prendre* (l. 12), *autre* (l. 13, 48, 54), *par contre* (l. 58), *peut-être* (l. 59) et *Pointe-à-Pitre* (l. 61) réalisés sans liquide.

En position finale après une voyelle nasale, les Guadeloupéens remplacent souvent les plosives antérieures par les nasales homorganiques : /p/ et /b/ sont réalisés [m] (p. ex. « jambe » [zãm] au lieu de [zãb]) et /t/ et /d/ sont réalisés [n] (p. ex. *prendre* (l.12) [pχãn] au lieu de [pχãdɾ]) (cf. VI.5).

Chez quelques Guadeloupéens, on constate parfois une affrication des plosives dentales /t/ et /d/ devant les voyelles et glissantes hautes antérieures /i/, /y/, /j/ et /ç/. Il faut avouer que ce trait est beaucoup plus répandu en Mar-



tinique qu'en Guadeloupe, mais on peut entendre tout de même quelques légères affrications dans l'extrait : *c'est-à-dire* (l. 37), *différents* (l. 39), *partie* (l. 43).

Sur le plan vocalique, le système phonémique du français guadeloupéen semble ne pas encore être fixé à l'heure actuelle. L'opposition entre /a/ et /ɑ/ n'existe pas en Guadeloupe, comme dans la plupart des régions françaises ; les paires de mots comme « patte » / « pâte » sont donc homophones. L'opposition entre /ẽ/ et /œ̃/, en revanche, est assez vivante en Guadeloupe, ce qui s'explique probablement par l'importance de la graphie et de la norme scolaire dans l'enseignement/apprentissage du français en Guadeloupe. Quant à l'article indéfini « un », on pourrait aussi penser à une influence de l'article créole « on », qui mènerait à un maintien de l'arrondissement. Il faut cependant admettre qu'il existe des fluctuations dans la parole spontanée au sein d'une même grammaire de production. Chez notre locutrice, on a presque l'impression d'entendre l'article créole « on » [ɔ̃] dans *faire un effort* (l. 69), mais c'est clairement un [ẽ] juste après dans *un petit linge madras* (l. 69).

Tout comme dans d'autres variétés du français, il existe en français guadeloupéen une certaine tendance à la loi de position (voyelle mi-fermée en syllabe ouverte, voyelle mi-ouverte en syllabe fermée), ce qui semble plutôt être dû à une tendance interne du français qu'à une influence du créole (car celui-ci possède l'opposition en syllabe ouverte, p. ex. « pé » [pe] (FR « pouvoir ») vs. « pè » [pE] (FR « peur »)) : p. ex. [e] au lieu de [E] dans *c'est* (l. 2, 4, 6, etc.), *fait* (l. 3, 26, 53), *après* (l. 9, 13), *maison* (l. 10), *fais* (l. 28), *saisons* (l. 39) et *c'était* (l. 52) et [œ̃] au lieu de [O] dans *crèmeuse* (l. 27). Mais il ne s'agit pas d'une distribution complémentaire stricte comme en français du Midi (cf. III.1.), car on observe chez un même locuteur différentes prononciations pour un même mot. Ainsi, dans *on fait* [fE] *halloween ici alors euh, ça fait* [fe] *deux ans qu'on fait* [fE] *halloween* (l.3-4) notre locutrice prononce « fait » d'abord avec [E], comme en FR, ensuite avec [e], selon la loi de position, et à la fin encore une fois avec [E]. De même, on remarque que la désinence de l'imparfait « -ait » est réalisée [e] dans *c'était* (l. 52), et directement après [E], dans *venait* (l. 52) et *allait* (l. 53) (également dans *passait* ; l. 58, 59). D'autres exceptions à la loi de position concernent la prononciation de [E] en finale absolue : *mais* (l.5), *français* (l. 23), *vrai* (l. 72 ; cf. aussi *vraiment*, l. 64) et *très* (l. 63, 71). De plus, *autre* (l. 13, 48, 54) et *chose* (l. 73) sont prononcés avec la voyelle mi-fermée [o].

Concernant le schwa, en français guadeloupéen, le <e> reste muet en finale (p. ex. *européenn(e)*, l. 2, *un(e)*, l. 4, *fêt(e)*, l. 4, *Guadeloup(e)*, l. 4) et en milieu de polysyllabe après une consonne (p. ex. *Guad(e)loupe*, l. 4, 40, 43, *guad(e)loupéenne*, l. 78, *maint(e)nant*, l. 53, 71, 79, *vêt(e)ment*, l. 67, *emm(e)ner*, l. 73, *seul(e)ment*, l. 31), comme en FR. En revanche, il est plutôt réalisé en début de polysyllabe (*venir*, l. 6, *repas*, l. 8) et dans les clitiques monosyllabiques (p. ex. *Il y a le sapin*, l. 5, *et le jambon*, l. 27, *pas de jambon*, l. 28, *moi je crois*, l. 42). Ce comportement va de pair avec le fait que le créole connaît des formes lexicales correspondantes sans voyelle finale (p. ex. cr. « kaz » pour FR « case ») et médiane (p. ex. cr. « achté » pour FR « acheter »), mais avec une voyelle pleine en début de polysyllabe (p. ex. cr. « bèzwen » / « bizwen » / « bouzwen » pour FR « besoin ») et dans les monosyllabes (p. ex. cr. « dè » pour FR « de »). Il s'ajoute que l'apprentissage du français écrit et soutenu à l'école favorise le maintien du schwa dans ces contextes. On peut néanmoins observer quelques exceptions que l'on pourrait interpréter comme des indices d'un changement en cours vers le FR par diffusion lexicale : les mots fréquents *p(e)tit* (l. 26, 36, 69) et *s(e)ra* (l. 69) ainsi que les co-occurrences fréquentes *moitié d(e)* (dans *moitié d(e) la cité*, l. 53) et *pas d(e)* (dans *pas d(e) traditions vêtement*, l. 67) sont prononcés sans schwa.

On peut constater en Guadeloupe un taux de liaisons facultatives plutôt élevé, surtout chez les locuteurs L2, ce qui n'est pas surprenant vu l'arrivée du français en Guadeloupe par la voie écrite et le registre formel. Dans le cas de notre locutrice par contre, une jeune ayant le français comme L1, le taux des liaisons réalisées est très faible. La liaison est toujours réalisée après les articles (*les [z]enfants*, l. 6 ; *les [z]affaires*, l. 44 ; *des [z]étrangers*, l. 44 ; *un [n]autre voisin*, l. 13 ; *un [n]effort*, l. 69) et après les pronoms personnels clitiques (*ils [z]adoptent*, l. 43-44, 44-45 ; *ils [z]arrêtent*, l. 46 ; *on [n]est*, l. 47, 50 ; *on [n]allait*, l. 52-53). Elle n'est en revanche jamais faite après le « c'est » impersonnel (*c'est// en vert*, l. 26 ; *c'est// un punch*, l. 35 ; *c'est// à la ville*, l. 62 ; *c'est// américain*, l. 80), après les prépositions, adverbes et conjonctions monosyllabiques (*chez// un autre voisin*, l. 13 ; *c'est pas// une fête de Guadeloupe*, l. 4 ; *très// américains*, l. 71, 63 ; *quand// ils vont venir*, l. 6 ; *quand// on voyage*, l. 72 ; *Mais// ils vont pas rester*, l. 12 ; *Mais// avant*, l. 51-52) et après les formes conjuguées des verbes (*la porte est// ouverte*, l. 7 ; *ils vont// entrer*, l. 11 ; *Ils vont// aller prendre*, l. 11-12 ; *ils vont// aller*, l. 13).

## Conversation à Petit-Canal (Guadeloupe)

- EQ :** C'est comment que vous fêtez Noël ? Il y a un sapin ou... ? 1
- SC :** Bon oui, il y a un sapin. Parce que... ben la fête européenne, c'est déjà installé ici quoi, c'est déjà mélangé, comme Halloween, on fait Halloween ici alors euh, ça fait deux ans qu'on fait Halloween, Halloween, c'est pas une fête de Guadeloupe ça. Mais bon, il y a le sapin. Mais bon, on va pas s'asseoir autour du sapin quoi. Il y a le sapin, il est là, pour montrer que c'est la Noël, pour les enfants, quand ils vont venir, mais bon euh... c'est, il y a la port/, la porte est ouverte, il y a des tables dehors, des tables, une table pour des boissons, une table pour le repas. Et bon, les gens viennent, les gens, le voisin vient là, il va manger, il va boire. Après, on va partir avec le voisin, des fois on laisse notre maison, on laisse notre maison ouverte quoi. 5  
Des gens, ils vont entrer là mais, ils vont pas rentrer euh... dans la maison quoi. Ils vont aller prendre des mets à manger, du jambon dehors. Mais ils vont pas rester dans la maison. Après, ils vont aller chez un autre voisin, et bon euh... on s'amuse comme ça. On s'amuse comme ça. 10
- EQ :** Et quels sont les plats typiques de Noël ? 15
- SC :** De Noël, eh ben... la Noël, c'est jambon Noël, et euh... c'est pois d'Angole hein. Jambon Noël et, et riz, pois d'Angole.
- EQ :** Le dernier, c'est quoi ?
- SC :** Riz.
- EQ :** Oui. 20
- SC :** Et pois d'Angole. Pois d'Angole.
- EQ :** Qu'est-ce que c'est ?
- SC :** Pois d'Angole et euh...Et... C'est du français hein, pois d'Angole.
- EQ :** Mais qu'est-ce que c'est comme pois ?

- SC :** C'est des, c'est des pois, c'est des, un truc comme des haricots <**EQ :** Ouais.>, en fait, mais c'est en vert. C'est vert, et bon, on fait ça cuire avec une petite sauce quoi, pour que ça fasse une sauce crémeuse, et on mange avec le riz et le jambon. Et si on mange pas de jambon, on va faire du poisson rôti, comme moi, je fais du poisson rôti. 25
- EQ :** Pourquoi ? Toute la, toute la famille est végétarienne ? 30
- SC :** Voilà, c'est moi seulement. En fait.
- EQ :** Ah, c'est pour toi le poisson.
- SC :** Voilà, c'est pour moi le poisson.
- EQ :** Il y a des boissons spéciales pour Noël ?
- SC :** Ben oui, c'est le, la, pour la Noël, c'est shrubb. Shrubb, c'est un punch de... rhum et d'écorces d'orange. Avec le bon... le punch coco, c'est punch coco, bon, le petit punch quoi. Le ti punch, c'est-à-dire le Dam/, le rhum, avec euh... du sucre et du citron. Et sinon, pour les gens qui boivent pas d'alcool, c'est du jus quoi. Du jus de différents... du jus de les saisons, du jus des fruits de saison, en fait. Voilà. 35
- EQ :** Et euh... tu penses que les traditions en Guadeloupe sont en train de se perdre ou ça se maintient, ou ça se refait ? 40
- SC :** En fait, c'est qu'il y a deux, bon, moi je crois qu'il y a deux phénomènes qui se font en Guadeloupe quoi. Il y a une partie des gens qui, pour eux euh... ils, ils s/, ils adoptent les affaires des étrangers quoi. Bon, quand je dis des étrangers, euh... ils adoptent les trucs de, bon, d'extérieur quoi. Ils, ils font ça passer avant. C'est gros sapin Noël *ayo*<sup>1</sup>... et... ils arrêtent d'aller chez les gens... Ils sont, c'est chacun chez soi, tu vois, comme si on est en France quoi, chacun chez soi. Et euh... ils chèque pas les voisins quoi, ils sont pas sur leurs voisins. Et que bon, il y a d'autres personnes... que bon, elles sont toujours pour la tradition, ça a toujours été comme ça et que bon, c'est pas parce qu'on est en deux mille que ça va changer quoi. Donc euh, comme par exemple chez nous, chez nous avec la voisine, ça n'a pas changé. Mais avant, dans la cité, c'était toute la cité quoi. Donc la voisine venait nous chercher, on allait à côté. Tandis que maintenant, c'est peut-être la moitié de la cité qui fait ça et l'autre moitié, c'est chacun chez soi quoi, en fait. Donc euh, donc c'est dommage, mais bon. Comme ça. 50 55
- EQ :** Et à part ça, les autres traditions comme... les vêtements... le... la nourriture <**SC :** Les vêtements.>, la musique ?
- SC :** Ouais, par contre, les... les vêtes/, la nourriture par contre, je dis, la nourriture ça passait peut-être comme ça. Ça passait peut-être comme ça, ça... on fait des trucs beaucoup, beaucoup de McDonald's<sup>TM</sup>, les gens vont beaucoup des McDonald's<sup>TM</sup>. Mais ça va, les gens, les gens qui sont souvent à Pointe-à-Pitre, parce que McDonald's<sup>TM</sup> euh, c'est à la ville quoi. Il y a pas, comme en Martinique, tu vas trouver des McDonald's<sup>TM</sup> dans toutes les communes. Mais euh, ici les campagnes sont très rurales quoi, c'est vraiment rural. Donc euh, il y a pas ça quoi. Donc euh... on mange beaucoup de racines. Ça c'est des trucs de tradition quoi, c'est racines. Les gens qui travaillent, 60 65

1. à eux

c'est des racines qu'ils mangent quoi. Ben, c'est ça qui va te donner de la force. Bon, les vêtements... non, les vêtements, il y a pas de traditions vêtement hein. Les traditions vêtement, c'est par exemple on va sortir, on va sortir et bon, on va faire un effort. On va mettre un petit linge madras mais, ça sera peut-être un, ce sera pas le madras même, ça va ressembler au madras, un truc comme ça, parce que maintenant les gens sont très américains en fait. C'est très américain, les linges, c'est très américain. Des trucs comme ça quoi. Mais c'est vrai quand on voyage, on va à l'extérieur, on veut toujours emmener quelque chose, pour euh... pour montrer aux gens que c'est gwada qui est là quoi. Tu as vu ? 70

**EQ :** Alors le madras, c'est que pour, pour les mamies ? 75

**SC :** Bon oui c/, bon, c'est beaucoup les mamies qui mettent ça hein. Beaucoup les mamies, ou sinon, on met ça pour quand on va dormir quoi. C'est rare de voir euh... une jeune fille guadeloupéenne qui va mettre du madras dans sa tête... en fière d'avoir un madras dans sa tête quoi. Parce que bon... Parce que maintenant c'est très, bon, c'est la casquette Nike™, Kangol™, c'est américain quoi, c'est la, c'est la télé qui fait ça en fait hein. Tu as vu ? 80